



HAL
open science

Charles VII et la figure royale dans le Jouvencel de Jean de Bueil

Elisabeth Pinto-Mathieu

► **To cite this version:**

Elisabeth Pinto-Mathieu. Charles VII et la figure royale dans le Jouvencel de Jean de Bueil. Florence Bouchet, Sébastien Cazalas, Philippe Maupeu. Le pouvoir des lettres sous le règne de Charles VII (1422-1461), Honoré Champion, pp.151-164, 2020, 978-2-7453-5475-4. hal-03105729

HAL Id: hal-03105729

<https://univ-angers.hal.science/hal-03105729>

Submitted on 12 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Pouvoir des lettres sous le règne de Charles VII (1422-1461)

Sous la direction de Florence Bouchet,
Sébastien Cazalas et Philippe Maupeu



HONORE CHAMPION
PARIS

CHARLES VII ET LA FIGURE ROYALE DANS *LE JOUVENCEL* DE JEAN DE BUEIL

Une réflexion sur le pouvoir des lettres à l'époque de Charles VII ne saurait faire l'économie du *Jouvencel* de Jean de Bueil, dont la rédaction débute en 1461, année même du décès de ce souverain. Dans le prologue de ce qu'il qualifie, non de roman, mais de «petit traictié narratif»¹, l'auteur se présente en effet comme acteur et fidèle témoin oculaire de la geste du défunt roi. Il l'immortalise par l'écrit afin de donner cœur aux jeunes nobles qui n'ont pas vécu les ultimes années de la guerre de Cent ans :

Et pour ce que, dés ma jeunesse, j'ay suivi les armes et frequenté les guerres du trescrestien roy de France, mon souverain seigneur, en soustenant sa querele de tout mon petit pouoir, j'ay peu veoir par l'espace de longtemps plusieurs et diverses manieres de faire que les jeunes et nouveaux venus ne peuvent pas savoir de prime face².

Jean de Bueil se présente, dès son prologue, comme le témoin oculaire, celui qui a vu, sur la longue durée, les guerres du très chrétien roi et y a participé en soutenant sa cause. Son œuvre apparaît clairement comme une œuvre de transmission de l'art militaire aux jeunes générations et c'est parfois à cela qu'elle a été réduite, mais elle vise tout aussi explicitement à leur transmettre un modèle de figure royale, une conception de la monarchie, au moment où le règne de Louis XI, en conflits incessants avec son père Charles VII, risque d'infléchir ces traditions. Il sera donc intéressant d'étudier la figure de Charles VII que dresse après sa mort ce fidèle parmi les fidèles qu'était Jean de Bueil, nommé amiral en 1450, et d'en cerner les enjeux eu égard au nouvel occupant du trône.

¹ Toutes les citations du présent article seront extraites de l'édition de Michelle Szkilnik, *Le Jouvencel*, Paris, Honoré Champion, coll. «CFMA», 2018, qui fournit enfin une édition aux normes actuelles du texte édité en 1887 par Léon Lecestre. Ici, p. 146.

² *Ibid.*

Si le Jouvencel est le personnage principal du roman éponyme, toujours évoqué à la troisième personne, il est, dès la fin du xv^e siècle si l'on en croit le manuscrit 3059 de l' Arsenal, considéré comme l'incarnation de l'auteur, Jean de Bueil. Ainsi lit-on dans l'Exposition du Livre, au premier feuillet de garde du manuscrit : « Premièrement, par le Jouvencel s'entend monseigneur de Bueil ». Le héros ne serait plus dès lors que la projection romanesque du comte de Sancerre Jean de Bueil, amiral de France qui aida Charles VII dans la conquête de la Normandie et de la Guyenne. Selon Guillaume Tringant, qui fournit un commentaire du *Jouvencel* dans ce même manuscrit, le conte de Bueil ne souhaite pas « estre loué ne magnifié devant luy-mesme » et, par modestie donc, « [s]ondit maistre y a point volu estre nommé ». Ainsi le roman fournirait-il des épisodes « déguisés » mais fidèlement relatés « pour monstrier exemple aux jeunes gens qui ont volenté de suivre les armes » et non pas « pour donner louenge » à leurs auteurs. D'où la qualification de « roman à clefs » fréquemment utilisée pour l'œuvre – Françoise Michaud-Fréjaville évoque même le « roman à grosses clefs de Jean de Bueil »³ – ou encore celle de « roman vrai » tout récemment utilisée encore par Philippe Contamine⁴, quand Michelle Szkilnik au contraire insiste sur l'importance de maintenir la fiction, au-delà d'un simple décodage de l'histoire.

Le premier chapitre fait de l'auteur un narrateur à la première personne, qui raconte sa traversée d'un pays pauvre, sauvage et désolé. La fiction romanesque semble alors se rapprocher d'une autobiographie romancée. Dès le chapitre II, la narration à la première personne se mêle d'une tonalité didactique et générale qui superpose à la diégèse la nécessité, pour qui veut parvenir à haut état, de « prendre en pascience les choses ameres et les diversitez de fortune ». Cette nécessité de la patience dans l'adversité est présentée comme la finalité même de l'œuvre, que « les fortunes d'un povre jeune gentilhome » rencontré par le narrateur viendront illustrer. Ainsi le Jouvencel est-il présenté comme un personnage rencontré par le narrateur, Jean de Bueil, dont il serait le double fictionnel, et chargé de devenir l'*exemplum* vivant des bienfaits de la patience dans l'adversité. L'auteur, qui s'était présenté dans le

³ « Le compagnon sans mémoire », *Cahiers de recherches médiévales*, 12 spécial | 2005, p. 101-111 (citation p. 109).

⁴ *Charles VII. Une vie, une politique*. Paris, Perrin, 2017, p. 297 : « le Jouvencel, une sorte de « roman vrai » ».

prologue comme le témoin des guerres de Charles VII, devient témoin de son propre récit à venir lorsqu'il évoque «un pouvre jeune gentilhomme, lequel je vy et parlay a luy par plusieurs fois, ou chastel de Luc»⁵. Le cadre du témoignage oculaire est précisé, le château de Luc correspondant, selon Guillaume Tringant, à Château l'Hermitage près du Mans, et c'est l'auteur-narrateur même qui donne vie et légitimité à son personnage du Jouvencel. Ainsi Jean de Bueil, s'il ne déclare jamais explicitement être lui-même le Jouvencel, fait-il tout pour ancrer la véracité historique de son personnage. Il fait plus car, après avoir décrit un pauvre jeune homme mal habillé, il se pose comme garant de ses mœurs et de sa piété: «Et bien pouoie apparcevoir a ses paroles qu'il avoit grant fiance en Dieu; car il conduisoit tout son fait soubs la main de Dieu et en son nom»⁶. Dans un roman d'éducation partagé entre autobiographie et fiction, l'itinéraire du héros se place ainsi sous la conduite de la Providence divine. Pour autant, serait-ce son propre itinéraire pendant la guerre de Cent ans, guidé par la Providence, que Jean de Bueil souhaite mettre en valeur? Cette lecture est possible si l'on lit l'œuvre comme une tentative de se rapprocher du nouveau roi, Louis XI, à une époque où Jean de Bueil, comme nombre d'autres proches de son père, est tombé en disgrâce. La rédaction du *Jouvencel* débute en effet en 1461, juste après le décès de Charles VII. L'hypothèse va pourtant à rebours du commentaire de Guillaume Tringant, qui montre un Jean de Bueil hostile à toute louange de sa propre action. Elle cadre mal surtout avec le chapitre III, qui prolonge l'introduction du roman. Le Jouvencel y apparaît à nouveau, moins comme le héros du roman que comme l'illustration d'une vertu morale, celle de la mesure et de la persévérance dans l'action :

Celui qui veult parvenir à bonne fin, ne doit pas au commencement trop entreprendre, mais doit proceder par mesure et perseverer en accroissant, ainsi que fist le jeune gentilhomme dont nous avons parlé⁷.

Curieux préliminaires héroïques en effet que ceux du Jouvencel, que le chapitre III montre dans la forteresse de Verset voler des chèvres, puis une vache, avant de quitter le personnage pour évoquer la pauvreté des lieux: «*Mais atant me tairay de lui, pour parler de la*

⁵ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 150.

⁶ *Ibid.*, p. 151.

⁷ *Ibid.*

pouvreté de ceulx de Verset»⁸. Cette pauvreté, loin d'être un élément romanesque, retrouve un sens didactique lorsque le narrateur l'exalte et voit en elle la prime condition pour réussir dans le métier de la guerre. Le confort matériel, l'abus de nourriture et de sommeil nuisent autant aux gens de guerre qu'aux étudiants : ils les font tomber « *en oisiveté, qui est marrastre et ennemye de tout bon euvre* »⁹. Ainsi les soldats, lorsqu'ils se retrouvent oisifs dans un pays fertile, deviennent-ils lâches et paresseux et vaquent « à la charnelle volupté ». À l'inverse, les pauvres gentilhommes, contraints à la souffrance et à l'effort, se retrouvent favorisés par Fortune à la fin de leur labeur. Le lecteur s'attend alors à retrouver le personnage du Jouvencel quand s'ouvre une longue digression précisément consacrée à Charles VII.

Ce que l'auteur présente comme « *ung exemple* » du fait que Fortune ne favorise jamais du premier coup ceux qu'elle aime, apparaît de fait comme un authentique panégyrique du défunt roi. Le narrateur y retrouve la première personne et sa propre expérience historique pour évoquer « son temps » :

Vray est que de mon temps regna en France ung roy tresnoble, tres-vertueux et trescrestien, et de qui ses predecesseurs avoient tresbien et très loyaument gardée et maintenue la loy nouvelle, ordonnée et instituée par le Filz de Dieu, qui prinst char humaine en la glorieuse Vierge Marie¹⁰.

De manière affichée, le panégyrique se donne comme un panégyrique religieux, qui fait de Charles VII le digne successeur de la dynastie des Valois, fidèles gardiens de la Nouvelle Loi instaurée par l'Incarnation du Christ. Loin d'être une originalité de Jean de Bueil, cette tonalité religieuse se retrouve souvent dans les écrits du temps concernant Charles VII. Chastellain rapporte qu'un saint ermite avait prédit au roi ses reconquêtes, en particulier celles de la Normandie et de la Guyenne, en le présentant comme l'instrument providentiel de Dieu pour le « *relièvement de chrestienté foulée* »¹¹. *Les Vigiles de la Mort du roy Charles VII* de Martial d'Auvergne offrent au folio 258r du manuscrit BnF, fr. 5054 une belle enluminure montrant Charles VII

⁸ *Ibid.*, p. 152.

⁹ *Ibid.*, p. 152-153.

¹⁰ *Ibid.*, p. 153.

¹¹ Voir Ph. Contamine, *Charles VII*, *op. cit.*, p. 310.

remettre au Pape, évêques et cardinaux une rutilante maquette de l'Église. On a pu y voir le signe de la reconstruction par le roi du clocher de la Sainte Chapelle mais la portée symbolique de cette maquette s'élargit si l'on songe que, dans la dernière leçon de cet office des vigiles, l'Église chante pour rendre grâce à Charles VII de l'avoir restaurée : «Mais revenons au roy Charles septiesme / Qui tousjours a aymé d'amour certaine / Et exaulsé en tous endroits l'Église». Une chronique du règne de Louis XI évoque encore les

merveilleuses victoires qu'il (Charles VII) obtint en sa vie par la puissance du Tout-Puissant premièrement, aussi et à l'aide des très vaillans et nobles princes, chefs de guerre et chevalereux chevaliers dont il estoit environné tousjours¹².

Avant de glorifier la chevalerie du temps de Jean de Bueil, il convient donc de célébrer le monarque de droit divin que la guerre de Cent ans contribua à forger. Charles VII était très humble envers Dieu, magnanime et prodigue envers son peuple et ses serviteurs, «par quoy il acquerait l'amour de Dieu et l'honneur du monde»¹³. On notera le caractère affirmatif de l'imparfait «acquerait», qui considère comme acquis le fait que Charles VII bénéficiait de l'amour de Dieu... Mais Charles VII n'a pas toujours été le vainqueur quasi miraculeux que font de lui les témoignages littéraires posthumes. Écrites plus de quinze ans après le *Jouvencel*, *Les Vigiles de la Mort de Charles VII* de Martial d'Auvergne affichent un programme iconographique également fondé sur un renversement de Fortune. Avant d'être le roi très chrétien chanté par l'Église au folio déjà mentionné, Charles VII est en effet représenté au folio 33 comme le roi moqué (**Fig. 12**). Des Anglais, reconnaissables par leur croix rouge, nomment par dérision le roi, «*le roy de Bourges*» mais celui-ci, préfigurant en cela l'enluminure de son triomphe final, leur tourne le dos et les ignore, tout entier concentré sur le grand crucifix devant lequel il prie.

Semblable renversement est à l'œuvre dans le panégyrique de Jean de Bueil, qui, juste après avoir évoqué l'amour de Dieu et l'honneur du monde dont put jouir Charles VII, poursuit : «Neantmoins Dieu et fortune le souffrirent estre desvestu, despoillé et desherité de la

¹² Auguste Coulon, «Fragment d'une chronique du règne de Louis XI», *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* 15, 1895, p. 112.

¹³ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 153.

pluspart de son royaume, pour esprouver et manifester sa grant constance et immense¹⁴ patience». Pour autant, le message est différent: le *Jouvencel* ne montre plus un roi moqué par les Anglais et rétabli dans sa dignité royale devant l'Église mais un roi dont le destin même est guidé par Dieu et Fortune, dont il devient l'instrument. La perte par le roi de Bourges de l'essentiel de son royaume n'est plus tant géographique que spirituelle, les adjectifs «dévêtu» et «dépouillé» conduisant l'imaginaire vers un Christ de la Passion déshérité de sa royauté terrestre. Et de même que la Passion est consentie et voulue dans le grand plan divin pour être transcendée par la victoire, la perte par Charles VII de la majeure partie de son royaume apparaît voulue par l'Éternel pour faire de lui le témoin éprouvé de la vertu de Patience. La pauvreté extrême, toute relative, Jean de Bueil en convient, qui affecta le roi dans sa jeunesse jette ainsi un éclairage nouveau sur ce personnage de Jouvencel qui, rappelons-le, n'a encore brillé au chapitre III que par le vol de chèvres et d'une vache. Ce pauvre, obscur et indigne Jouvencel, se voit comparer avec le roi de droit divin dont le règne s'achevait tout juste... La comparaison peut certes annoncer la glorification du personnage à venir mais on devine bien que semblable comparaison pourrait vite se révéler blasphématoire, d'autant plus, si comme l'affirme Guillaume Tringant, Jean de Bueil est le Jouvencel mais ne souhaite retirer aucun éloge de la mise en fiction de son passé... Comme le Crucifié, semblant promis à une mort définitive, Charles VII semblait ainsi ne jamais devoir récupérer les provinces perdues. Mais c'était oublier qu'il était un «prince saige, prudent et ayant la vertu de force». À ce titre, il «print et receut tout en gré, en couvrant et dissimulant son dueil gracieusement, sans provoquer l'ire de Dieu par desespoir ou impatience»¹⁵. Jean de Bueil se fait ici l'héritier de la pensée augustinienne à l'œuvre dans le *De patientia*. Au chapitre IX, Augustin y prend le roi David comme exemple de la patience¹⁶, puis Job bien sûr mais la référence à David est ici plus parlante dans la mesure où elle associe patience et royauté. Or la vraie patience, Augustin y insiste, n'est pas la vertu humaine, que serait susceptible d'avoir tout homme pécheur, mais la vraie patience vient

¹⁴ Le manuscrit A donne ici la leçon «*invincible*», qui semble préférable. *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 153.

¹⁵ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 153-154.

¹⁶ Voir *Œuvres complètes de saint Augustin*, trad. M. Raulx, tome XII, Bar-le-Duc, 1866, p. 297.

de la grâce de Dieu. Elle est aussi théologiquement liée à la vertu de force, que le narrateur prête explicitement à Charles VII. Panégyrique religieux et panégyrique politique de Charles VII sont ainsi indissociablement liés par le narrateur du *Jouvencel* : c'est parce que, par la grâce de Dieu, il a patiemment enduré l'adversité, que le roi de Bourges manifestera *in fine* sa vertu de force en récupérant les terres « usurpees par ses anciens ennemis »¹⁷. En reprenant une longue chaîne de figures de la patience inaugurée par saint Augustin, on trouverait donc David face à Goliath, Jésus face à Judas, puis Charles VII face aux Anglais, chacun des trois retrouvant sa royauté terrestre ou céleste après avoir affronté un sommet dans l'humiliation récemment étudiée par Michel Zink¹⁸. Dans les années même où s'écrit *Le Jouvencel*, et plus précisément en 1463-65, Chastellain écrit une consolation à Marie d'Anjou¹⁹, en lui rappelant le souvenir de son oncle « mené à povreté et à disette », contraint de voir régner Henri VI et qui vainquit enfin l'adversité « par perseverance et labour ». Charles VII y devient celui qui terrifia Fortune même, qui n'avait pas eu peur de lui :

ne donna il espoitement mesmes à Fortune pour non avoir peur de sa grevance ? Certes oyl, car depuis monta de basse et estroite disette en plénitude de biens ; de repulsé de dehors du sien parvint au reconquest de sa couronne, de ignominie à grant gloire²⁰.

Guillaume Fillastre, en 1468, appellera encore le défunt roi « Charles le Fortuné ». Jean Fouquet, dont on connaît le céléberrime portrait de Charles VII, fut aussi l'auteur d'une enluminure qui illustre bien le lien de ce roi et de Fortune. Elle se trouve au frontispice de la traduction française par Laurent de Premierfait du *De casibus virorum illustrium* de Boccace. L'ouvrage traite du rôle de Fortune dans la vie des personnages célèbres, d'Adam et Ève jusqu'à Jean le Bon. Or Fouquet, loin d'illustrer Fortune d'après le règne de l'arrière-grand-père de Charles VII, va choisir le tout récent procès du duc d'Alençon en 1458. Au-dessus du lit de justice, dans une pièce tendue de vert, blanc et rouge, les couleurs de Charles VII, trône, impassible et supé-

¹⁷ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 154.

¹⁸ Voir *L'Humiliation, le Moyen Âge et nous*. Paris, Albin Michel, 2017.

¹⁹ La nièce de Charles VII vient de voir son époux, Henri VI, déposé par son rival Edouard IV.

²⁰ Georges Chastellain, *Œuvres*, éd. J. B. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, tome VII, 1863-1866, p. 118-119.

rieur à tous, le monarque. Jean d'Alençon, pair de France, qui avait assisté à son couronnement, se retrouve prisonnier et déchu de ses titres. La roue de Fortune a donc tourné, rabaisant le duc d'Alençon et exaltant l'ancien roi de Bourges.

Avec la comparaison de Charles VII à Scipion l'Africain, le panégyrique du chapitre III glisse insensiblement de la philosophie morale à l'histoire bien réelle de la guerre de Cent ans, avec un avis énoncé à la première personne par le narrateur Jean de Bueil :

j'ose dire et affermer qu'il a desservi les triumphes et honneurs que presenterent les Rommains à Scipion l'Affrican, quant il rapporta la victoire de ceulx de Cartaigne²¹.

La trahison des Anglais y est rappelée, eux qui rompirent les trêves proposées par le roi, ce qui ne l'empêcha pas de reconquérir le duché de Normandie. La trêve générale à laquelle Jean de Bueil fait allusion est celle de mai 1444, qui généra un immense espoir, dont la grande procession parisienne du 15 mai ou la tapisserie commémorative²² dans la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais peuvent donner idée. Le 24 mars 1449, en pleine trêve, les Anglais prenaient la ville de Fougères. Cette trahison marque le retour paradoxal des succès militaires de Charles VII, avec en particulier la reconquête de la Normandie. Le moment fort de cette libération est la reprise de la ville de Rouen, dans laquelle Charles VII entre en triomphateur le 10 novembre. L'épisode est amplement célébré par les chroniqueurs et les miniaturistes. Dans une longue lettre adressée au comte de Foix, Guillaume Cousinot évoque une reconquête guidée par Dieu, dont aucune histoire ne fournit d'exemple similaire dans le passé :

Et à ce peut on bien connoistre la bonne querelle du Roy et comme Dieu conduit son fait ; car il ne fut oncques trouvé en quelque livre ou histoire de quelque temps que ce soit, en loi judaïque, payenne et chrestienne, que en si peu de temps ung prince conquist par force sur ses ennemis tant de places comme le Roy fait de present.

Chambellan du roi, Guillaume Cousinot deviendra le bailli de Rouen après la reprise de la ville... Jean de Bueil était également présent à Rouen. Il présente néanmoins le siège de la ville d'une manière très

²¹ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 154.

²² Voir Ph. Contamine, *Charles VII*, *op. cit.*, p. 263. Citons entre autres, parmi les mots brodés : « Dieu modéra notre souffrance/ Trebves furent faictes en France ».

différente, par le biais d'une anecdote apparemment absente des autres chroniques²³ et qui pourrait sembler très secondaire par rapport au grand succès français :

durant la prise de Rouen, fut doné ung assault à la ville sans le sceu du Roy, combien que en la fin du dit assault se trouva si prez qu'il le pouvoit veoir. Et pour ce eust-il congnoissance de la chose ainsi faicte ; pour quoy bailla assés de raisons, en remonstrant par la raison de la guerre, que ainsi ne devoit estre fait. Neantmoins touteffois, la mercy Dieu ! pou après fut rendue la ville et mise en son obeysance²⁴.

Petite rancœur de l'auteur contre le comte de Dunois, à l'origine de cette initiative, et qui paradera dans le cortège royal d'entrée dans la ville²⁵ ? Sans doute pas si l'on songe au long compagnonnage d'armes entre les deux hommes et à l'importance de Dunois pour Bueil, qu'il masque dans sa fiction sous les traits du comte de Parvanchières. Guillaume Tringant, dans son *Commentaire*, évoque même explicitement l'étroitesse de la collaboration entre le roi Charles, « monseigneur de Dunois » et le Jouvencel. Confession posthume de Jean de Bueil, au courant de l'initiative de Dunois et qui attendait à un autre endroit de la ville d'y entrer si elle réussissait ? Peut-être. En montrant que le grand triomphe rouennais faillit être compromis par une initiative individuelle, Jean de Bueil insiste surtout sur les vertus de l'obéissance au roi. Le trait est d'autant plus remarquable qu'il avait, en 1439-40, participé à une praguerie contre Charles VII, dont il ne souffle jamais mot. En 1465, Jean de Dunois, comme Jean de Bueil lui-même, et en pleine rédaction du *Jouvencel*, participe à la Ligue du Bien Public en révolte contre le nouveau souverain Louis XI. Bueil, si fidèle en général à Charles VII, veut-il montrer, même de manière posthume, son regret de cet épisode ? Il choisit dans ce cas, non pas d'évoquer la praguerie mais une initiative militaire dont il n'est pas le

²³ C'est en tous cas l'avis de l'éditeur de 1886, Léon Lecestre. Voir son édition, tome I, p. 29, note 2.

²⁴ La citation n'est plus ici empruntée à l'édition de M. Szkilnik mais à l'ancienne édition de Léon Lecestre, dont le manuscrit de base fournit sur ce passage une leçon plus précise.

²⁵ Sur le cortège d'entrée dans Rouen en 1449, voir Christian de Mérindol : « Le Prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Âge », dans *Les princes et le pouvoir au Moyen Âge*, Actes du 23^e congrès des Historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Paris, Publications de la Sorbonne, 1993, p. 319-320.

principal auteur et qui s'est bien finie... Veut-il montrer à son successeur sur le trône l'importance pour lui de l'obéissance afin de se le réconcilier? Il n'est malheureusement pas possible de dater suffisamment précisément le panégyrique de Charles VII dans le *Jouvencel* pour savoir si ces lignes ont été écrites avant ou après la réconciliation avec Louis. L'interjection «la mercy Dieu!» suffit à montrer qu'il a fallu la grâce de Dieu pour permettre la victoire rouennaise malgré cet assaut ignoré du roi. L'évocation d'autres victoires en revanche n'est due, d'après le panégyrique du chapitre III, qu'à l'alliance fructueuse de Charles VII et de la chevalerie française. Ainsi en est-il de la «belle besogne et noble victoire» de la bataille de Formigny ou de la merveille de faits d'armes qu'est celle de Castillon. Jean de Bueil participa à Formigny, où il reçut même une double blessure²⁶ mais n'évoque jamais sa présence, pour s'effacer devant celle du «bon roy» victorieux, qui se fit reconnaître comme le «droicturier et souverain seigneur» de ses ennemis. Même silence sur sa présence à la victoire de Castillon en 1453, qui voit la mort de nombreux Anglais de premier rang, dont Talbot, après l'arrivée de Charles VII et de son armée. Tringant y verrait le signe de la modestie de son maître. Or l'œuvre possède sa propre cohérence sans qu'on lui cherche d'éclaircissements psychologisants. L'importance des batailles auxquelles participa Jean de Bueil se révèle au chapitre XVII de la deuxième partie, avec un remarquable procédé de mise en abyme. Le seigneur de Chamblay y entretient le Jouvencel du traité militaire de Végèce, dont nombre de travaux ont remarqué l'importance dans le *Jouvencel*. Or juste après, il annonce la lecture d'un «petit memorial» que lui aurait remis le roi. La lecture de ce petit mémorial, attribué à Charles VII, est mise en scène avec grand soin. L'annonce faite, le Jouvencel en rend grâce au roi et annonce qu'il sera tout ouïe. Le seigneur de Chamblay fait alors venir un secrétaire, maître Guiet, chargé de la lecture. Celle-ci s'ouvre sur les bons mots ou sentences qui firent parfois gagner des guerres, ceux de Louis de Sancerre, de La Hire et de Jean III de Bueil, le grand-père de l'auteur. L'auteur réel prête ainsi à son personnage du Jouvencel l'écoute d'une lettre fictive du roi, qui met en valeur son propre aïeul pour sa sagesse militaire. Le mémorial se poursuit par une succession de batailles perdues puis gagnées, avec à chaque fois la raison, donnée par le roi, de la victoire ou de la défaite. Ce sont

²⁶ Ph. Contamine, *Charles VII*, *op. cit.*, p. 308.

d'abord les défaites qui sont évoquées, Shrewsbury, Azincourt, Cravant et l'on note que les noms déguisés ou fictifs cèdent la place aux noms historiques bien réels. Puis viennent les victoires, qui s'ouvrent avec celle de Verneuil, celle-là même où Jean de Bueil, jamais cité, fit à dix-huit ans ses premières armes comme page du vicomte de Narbonne. Par une merveilleuse coïncidence, le mémorial fictif du roi rappelle toutes les batailles auxquelles participa Jean de Bueil, en particulier Formigny et surtout Castillon, victoire inespérée qui mettait face à face Français et Anglais en supériorité numérique. Comment les Français gagnèrent-ils ? Selon le mémorial, parce qu'ils « attendoient de pié coy » leurs adversaires. Attendre de *pié coy*, attendre sans bouger... C'est, à dire vrai, ce que fait depuis toujours le roi Charles VII dans le *Jouvencel*, qui endure les affronts et l'infortune sans broncher pour être finalement exalté par le Tout-Puissant. C'est ce qu'il fait aussi, dans l'histoire réelle, quand après la praguerie de 1439 il envoie Jean de Bueil en Suisse à la bataille de Saint-Jacques près de Bâle, dans l'espoir qu'il y mérite son retour en grâce. Le personnage de fiction du Jouvencel assiste ainsi à la lecture d'un mémorial royal qui n'oublie aucun des grands faits d'armes de son auteur, de Verneuil jusqu'à Bâle. Le Jouvencel bien sûr n'y a pas plus assisté que Jean de Bueil n'évoque son propre rôle, majeur, dans toutes ces batailles. Quelle est dès lors la raison d'être de cette mise en abyme ? Elle rétablit tout d'abord le roi dans le rôle qui est le sien de guider et de coordonner la guerre, dans la lignée de la fâcheuse anecdote du chapitre III montrant Charles VII ignorant l'assaut de Rouen. Dans la fiction du mémorial, c'est le roi même qui écrit la mémoire des guerres récentes, leur fournit un bilan et un sens. Mais cette fiction s'écrit après la mort de Charles et sous le règne de son fils Louis XI. Dès lors la mise en abyme de la lecture du mémorial royal pourrait-elle devenir la voix d'outre-tombe de Charles VII, rappelant à son successeur les éminents faits d'armes de Jean de Bueil. L'auteur, trop modeste pour faire sa propre apologie, grave ainsi dans le marbre du mémorial l'importance historique qui fut la sienne pour défendre le royaume.

Jean de Bueil on l'a vu, partage souvent l'opinion laudative des écrivains ou chroniqueurs contemporains sur un Charles VII emblématique de la patience chrétienne, miraculeux instrument de la main de Dieu dans ses victoires contre les traîtres anglais. Un seul exemple suffira à illustrer son attitude concernant les reproches qui furent aussi

portés au discrédit de son roi, celui de la « belle Agnès », qui, restée célibataire, lui donna quatre filles. La « dame de Beauté », du nom du manoir que lui offrit Charles VII dès 1444, ne manqua pas de susciter les commentaires, de son vivant et bien au-delà. Le *Journal d'un bourgeois de Paris* évoque l'exemple désastreux donné par le roi et sa maîtresse au peuple :

Hélas ! quelle pitié, quand le chef du royaume donne si malle exemple à son peuple [...] car quand un grand seigneur ou dame fait publiquement grands péchés, ses chevaliers et son peuple en sont plus hardis à pécher²⁷.

Chastellain consacre quelques vers cruels à la « racine et la branche de toute abusion », à cette « femme où tel mal abonde »²⁸. Thuriféraire du roi, Martial d'Auvergne ne souffle mot de l'existence de la belle Agnès, silence éloquent si l'on songe que ce qui fut le plus reproché au roi fut précisément de ne pas la cacher mais de l'exhiber partout où il se rendait. Le *Jouvencel* certes ne relève en rien d'une biographie du roi et se consacre bien plus à la politique et à la vie militaire qu'aux affaires privées des grands. Le chapitre XXIII de la deuxième partie livre néanmoins une scène assez inattendue dans l'économie générale du « petit traité narratif ». Le roi s'est retiré dans sa chambre après un dîner quand y entre la reine, accompagnée de plusieurs dames et demoiselles, heureuses des bonnes nouvelles des succès militaires. Parmi elles, une « moult belle dame »²⁹ se réjouit et demande au roi « Menez nous en la guerre ; vous en serez plus vaillant et toute vostre compagnie ». Sur le ton du badinage, la belle dame, sous les traits de laquelle on reconnaît bien sûr Agnès, vue en son temps comme la plus belle dame du monde, demande au roi d'emmener avec lui en guerre sa petite cour féminine. Le roi ne s'y opposerait pas, loin de là, mais objecte que « le Jouvencel a tout conquis et gagné : nous n'y aurions jamais honneur »³⁰. Complète, totale, la vaillance d'un Jouvencel toujours victorieux ôte tout intérêt au potentiel stimulus d'une présence féminine. La belle dame répondra que les grands rois ayant les grandes affaires, le roi trouvera « encores assez ou exploiter les

²⁷ Éd. C. Beaune, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », 1990, p. 439-440.

²⁸ *Œuvres*, éd. cit., tome VII, p. 190.

²⁹ *Le Jouvencel*, éd. cit., p. 369.

³⁰ *Ibid.*, p. 370.

vertuz des belles dames» quand il le voudra. La scène est particulièrement cryptée. Notons tout d'abord qu'elle se joue en présence de la reine, Marie d'Anjou, ce qui lui ôte toute dimension de possible clandestinité. Le ton badin évoque les explications que, selon le Pape Pie II dans ses *Commentaires*, Charles VII donnait à ceux qui lui faisaient reproche de l'omniprésence d'Agnès : celle-ci jouait auprès de lui le rôle d'un simple bouffon, qui le flattait et le distrayait³¹. La réponse du roi se fait sur le même ton badin fort éloigné de ses autres interventions dans l'œuvre : il n'a plus besoin de la compagnie des femmes puisque le Jouvencel assure seul tous les succès militaires. Réponse plutôt décourageante, à laquelle son interlocutrice répond par une phrase à double sens, qui lui laisse espérer autant de futures batailles militaires à venir que de joutes amoureuses. Cette scène fugitive de courtoisie inversée montre une Agnès entreprenante et spirituelle face à un roi tout aussi spirituel qu'innocent. Jean de Bueil semble donc bien suivre la tactique de défense de Charles VII, consistant à faire passer la Dame de Beauté pour une simple bouffonne distrayante. Si l'on songe qu'Agnès Sorel joua un rôle majeur dans la rébellion de Louis XI contre son père, cette version aseptisée présente aussi l'intérêt de ne pas réveiller l'ire du nouveau roi. Enfin et surtout, cette image édulcorée d'une relation qui scandalisa en son temps s'explique par le fait qu'en 1461, soit au moment même où commençait l'écriture du *Jouvencel*, Antoine de Bueil, le fils de Jean, épousait Jeanne de Valois, la troisième fille de Charles VII et d'Agnès Sorel. La demi-sœur de Louis XI devenue sa belle-fille, Jean de Bueil ne pouvait faire de ses parents le portrait qu'en fait le Bourgeois de Paris...

Le panégyrique de Charles VII du chapitre III n'est-il alors vraiment, comme le dit Jean de Bueil en le fermant, qu'un exemple récité «par manière d'un incident»? Ou bien contient-il, pour garder la métaphore du roman à clefs, la clef de lecture de l'œuvre? La seule manière dont il vient interrompre le parcours à peine commencé d'un héros obscur, le Jouvencel, suffirait à montrer que la figure royale du défunt roi modèle et éclaire la fiction. Peu importe au fond que le Jouvencel porte le masque qui dissimule Jean de Bueil ou même, comme le suppose Michelle Szkilnik³², Jeanne d'Arc. *Le Jouvencel* témoin du règne de Charles VII et en fait un miroir au prince pour

³¹ Voir Ph. Contamine, *Charles VII*, *op. cit.*, p. 282.

³² Voir *Le Jouvencel*, *op. cit.*, p. 21-28.

son successeur en rappelant l'importance de la vertu chrétienne de patience. C'est par sa patience que le pauvre Jouvencel épousera la fille d'un roi, par sa patience que le roi de Bourges devint le « bras de Dieu », par sa patience que la chevalerie française, attendant de « pié coy », vainquit les Anglais à Castillon et mit fin à la guerre de Cent ans. Face aux « nouveaux venus » de la cour, Jean de Bueil feint donc d'écrire un traité de stratégie militaire. Les deux passages capitaux que sont le panégyrique de Charles VII et le mémorial prêté au défunt roi, montrent plutôt un ouvrage de morale politique. Au nouveau roi Louis XI, qui n'assista pas aux obsèques de son père, qui écarta tous ses anciens fidèles, dont Jean de Bueil, il rappelle l'importance de la patience et de l'humilité dans les grands destins. C'est la même patience qu'il lui fallut pour attendre son retour en grâce à la cour, en 1469...

Élisabeth PINTO-MATHIEU
Université d'Angers
CIRPaLL, EA 7457

Dans le *Quadrilogue invectif* d'Alain Chartier (1422), au pire moment de la guerre de Cent Ans, après le traité de Troyes (1420) qui déshérite le Dauphin, la France personnifiée apparaît en lambeaux : les lettres brodées sur son manteau sont « si separees, descharpies et desordonnees que pou s'en pouoit assembler qui portast profitable sentence ». Ces lettres illisibles disent la crise des signes et du sens, la perte de repères politiques et moraux qui laisse les esprits désemparés. Charles VII, qu'on surnommait par dérision le « roi de Bourges », sut pourtant durant son règne (1422-1461) restaurer sa légitimité et reconquérir les terres occupées par les Anglais, devenant finalement Charles « le Victorieux ». Quel miroir les lettres, des traités politiques aux fictions romanesques en passant par la poésie lyrique, ont-elles tendu à la société de ce temps ? Tel est l'objet de cet ouvrage qui entend faire le point sur le règne de Charles VII « le bien servi » pour mieux comprendre les interactions entre littérature, politique et société, à un moment troublé de l'histoire de la nation.